

L'HISTOIRE

Cette histoire commence dans le matin brumeux et froid du 11 février 1858. La matinée est déjà bien avancée, mais avec ce temps humide et couvert, on se croirait encore au début de la journée. Bernadette Soubirous et sa sœur cadette Antoinette arrivent au Pont Vieux. Elles sont accompagnées de leur amie Jeanne Abadie. Ensemble, les trois jeunes Lourdaises partent chercher du bois, ce qui permettra à leur petite maisonnée de se réchauffer un peu. Et si la quête est bonne, elles pourront même en revendre une partie.

Bernadette a dû pour cela franchir le barrage dressé un moment par sa mère, Louise, pas très ravie à l'idée de la voir sortir dans un tel matin frileux. C'est que, pour les bronches et les poumons de sa fille asthmatique, ces températures hivernales ne lui disent rien qui vaille.

« Je sortais bien à Bartrès ! » avait rétorqué l'aînée aux objections maternelles.

Bartrès. Petit village à quelques kilomètres de Lourdes où, contre un secourable hébergement, elle s'était mise au service de madame Lagües, son ancienne nourrice, notamment en gardant les brebis et les agneaux durant de longues heures.

« Bon, d'accord... Mais alors, couvre-toi bien ! »

La petite s'était donc vêtue de bas, avait noué sur sa tête un large mouchoir faisant office de châle, lui-même dissimulé maintenant sous son capulet, ce long vêtement de laine blanche posé sur la tête et descendant jusqu'aux reins, que les femmes des Pyrénées avaient alors coutume de porter.

Non loin du pont, une vieille femme à coiffe blanche rince des boyaux de porc dans le gave, le fleuve qui traverse la ville. Jeanne-Marie Sabaran, une parente éloignée des Soubirous. On se salue.

« Que faites-vous donc, tata ? »

– Je nettoie ça, répond l'autre en levant le bras et en désignant sa trippaille du menton. C'est pour monsieur Clarens. Et vous, mes petites ? Que faites-vous ici à cette heure ? Et dans ce froid ?

– Nous allons chercher du bois. Et si nous en trouvons, quelques os...

– Allez donc là-bas, du côté du terrain de monsieur de La Fitte. Il vient de faire abattre quelques arbres. Profitez-en donc pour récupérer quelques branchages !

– Merci du renseignement ! » répondent en chœur Toinette et Jeanne, déjà prêtes à reprendre la route.

Mais pour Bernadette, pas question d’aller se servir chez l’habitant. Même s’il ne s’agit que de quelques branchages. Elle n’a pas oublié la mésaventure de son père qui, de retour de Bartrès où il était parti fagoter, s’était cru autorisé à récupérer un malheureux madrier, abandonné contre un mur. Ce madrier s’était surtout révélé une aubaine pour la gendarmerie qui ne parvenait pas à faire accuser François Soubirous du vol de deux sacs de farine quand il était pourtant le principal suspect, notamment aux yeux de son patron monsieur Maisongrosse. À l’origine de la suspicion ? Oh ! pas grand-chose, comme le résume à merveille la déposition du boulanger inscrite dans les actes de procédure : « *C’est l’état de sa misère qui m’a fait croire qu’il pourrait être l’auteur de ce vol...* » La Justice avait donc tranché : une semaine de détention « sous mandat de dépôt ». Certes, rien qu’une semaine. Mais l’opprobre, elle, avait duré bien davantage... Jusqu’à dissuader aujourd’hui l’aînée de se servir n’importe où.

« On nous prendrait pour des voleuses ! » observe-t-elle donc, ne se faisant guère d’illusions sur la mansuétude de la bonne société pour les plus démunis. La remarque ne surprend d’ailleurs pas « la Pigouno » – c’est ainsi qu’on la surnomme – qui devine ce qui se passe dans la tête de la petite.

« Alors, allez à Massabielle ! » propose-t-elle enfin.

Massabielle, prononcé en fait « Massabieille ». Une grotte située à quelques centaines de mètres de là, à quelques pas du gave. On l’appelle aussi la « Tutte aux cochons », car c’est là que le porcher communal Samson emmène les bêtes y paître. À Lourdes, de quelqu’un de grossier, on dit parfois qu’« il a été élevé à Massabielle »... Mais la fin justifiant les moyens, pourquoi ne pas s’y rendre ? Remerciant la Pigouno pour le précieux conseil, les filles reprennent leur chemin.

Un peu plus loin sur leur route se trouve un autre pont, plus précisément une passerelle en bois qui enjambe un canal. Elles l’empruntent et accèdent à l’île du Chalet, cet espace se situant entre le gave et le canal du Moulin. Elles ne tardent pas à essuyer les injonctions d’une locataire du moulin, pas très charmée de les voir là, considérant sans doute que ce qui se trouve dans les parages lui appartient. Mais son fils réagit aussitôt :

« Laisse donc ! Ce sont les filles Soubirous. Elles n’auront pas besoin de grand-chose... »

Antoine Nicolau connaît bien François qui, avant de vivre une longue et lente déchéance, était aussi meunier. Il y a quelques années, il exerçait au moulin de Boly. Et c’est là que les deux familles avaient sympathisé et que la mère d’Antoine était devenue une amie de Louise Soubirous.

Aux protestations succède donc un large sourire échangé avec Bernadette. Et les comparses reprennent leur chemin. Elles savent qu'elles viennent d'éviter un long détour par la prairie. Le lieu, totalement inconnu à Antoinette et à sa sœur aînée, excite la curiosité de cette dernière.

« Et si on allait jusqu'à l'endroit où le canal se jette dans le gage ?

– Et s'ils se rejoignent à Bétharram, tu iras jusque là-bas peut-être ? »

En fait, les filles ne tardent pas à se retrouver au confluent qui n'est qu'à deux cents mètres du pont qu'elles viennent de traverser. Sur l'autre rive où se dresse une colline précédant la montagne des Espélugues, elles aperçoivent déjà du bois ainsi qu'un amas d'os généreusement déposé par le fleuve, probablement lors des jours de crue. Des os qu'elles pourront revendre à la chiffonnière en échange de quelques sous. Des sous qui leur permettront d'acheter un peu de pain ou de farine. Un gros morceau de sucre candi. Ou des œufs. En tout cas, un peu de survie... L'obstacle majeur pour le moment, c'est le cours d'eau lui-même. Il n'est guère profond, mais l'eau est terriblement froide. Déjà pourtant, les deux hardies jeunes filles que sont Toinette et Jeanne convergent en direction de l'autre rive sur laquelle elles ont par avance jeté leurs sabots. Saisies par l'eau glacée qui par instant leur coupe le souffle, ressentant au niveau des mollets comme des morsures, elles laissent échapper de petits cris tant les douleurs causées par le froid sont pénétrantes. Un seul objectif en tête : atteindre l'autre rive.

1^{re} APPARITION

Elles y sont parvenues alors que Bernadette, moins vive, n'a pas encore commencé à se déchausser. Elles se frottent les pieds que le froid a rendus violacés. Et cela, avec d'autant plus d'énergie que la température ambiante ne leur est pas d'un grand secours. Puis les deux amies observent amusées la retardataire, maintenant en train de jeter des pierres dans le canal dans le probable but de former un passage. Pauvre Bernadette ! Elle n'est pas au bout de ses peines...

Toinette, qui connaît la santé précaire de sa sœur, ne reste pas indifférente longtemps.

« Attends ! Je vais t'aider ; tu passeras sur mon dos ! »

Il est vrai que l'aînée n'est pas bien grande et pas bien lourde : un mètre quarante pour une quarantaine de kilos... Elle n'en ignore pas moins que l'expédition aurait de grandes chances de se terminer par une fort peu agréable baignade générale. Bernadette préfère donc solliciter Baloume – c'est le surnom de Jeanne –, plus grande que sa sœur, plus solide

et, si l'on peut dire, au caractère plus trempé... Mais la réaction de la fille du carrier qui commence à s'impatienter ne se fait pas attendre :

« Pet de périclé ! Passe comme nous ! »

C'est qu'elle a beau se frotter vigoureusement les pieds avec ses jupons et sa robe, ils sont toujours aussi gelés. Le froid commence même à saisir ses mains, devenues elles aussi humides.

« Allez, Toinette, on y va ! La meilleure façon de se réchauffer, c'est justement de bouger en ramassant du bois. Et comme ça, on repartira plus vite... »

Bernadette va voir un petit peu plus loin en quête d'un endroit où elle pourrait passer sans se déchausser. En vain. Elle revient donc sur ses pas, commence à ôter ses sabots, puis ses bas, lorsqu'une brusque rumeur attire son attention. Elle se tourne vers les peupliers de la prairie qui sont absolument immobiles. Une deuxième bourrasque... qui n'agite étrangement pas davantage les arbres alentour, si ce n'est l'églantier qui se trouve au pied d'une anfractuosité, une sorte de niche se trouvant au-dessus de la grotte qui fait face à Bernadette. Curieusement, une lueur semble naître au creux du rocher. Une lueur en ce matin de février et la colline est orientée plein nord... Puis c'est maintenant une jeune femme que la petite Soubirous peut apercevoir dans l'orifice ! La robe et le voile qui coiffe son adorable visage ont la pureté de ces sommets de vertige et de neige que la région connaît bien. L'ainée se frotte les yeux à plusieurs reprises, pensant être victime d'une hallucination. Son bon sens refuse ce qu'elle peut voir maintenant : cette femme, si belle et si bien vêtue, en cet endroit guère avenant, juchée elle ne sait trop comment dans le creux de ce rocher. Et voilà qu'elle esquisse maintenant un geste qui semble vouloir dire à Bernadette de s'approcher. Mais celle-ci se sent profondément engourdie, comme paralysée par ce singulier, cet étrange ravissement. La blancheur qu'elle peut contempler est à la fois éblouissante et douce, la large ceinture que la dame porte, nouée sous sa poitrine, a la couleur aérienne des ciels d'été. Quant à la nature de ses étoffes, elle est aussi mystérieuse que la vision elle-même. Sur ses fins petits pieds restés à l'air libre sont délicatement posées deux roses aux reflets aurifères, de la même couleur que les grains d'un long chapelet qu'elle tient entre ses mains et qui s'écoule jusqu'à ses genoux.

Aussi éblouie qu'effrayée, Bernadette s'est déjà saisi du sien. Tétanisée malgré cette protection rassurante, elle voudrait maintenant s'entourer de celle des chrétiens. Faire le signe de croix. Mais son bras, lui aussi en proie au ravissement, reste sans réaction. La visiteuse semble le comprendre et alors, de ses doigts fins et délicats, pleine de grâce, elle trace une croix dans l'air immobile et transparent. Sous l'influence, la douce

emprise de cette présence aimante, la petite, à son tour, se signe avec lenteur et grâce. Toujours à genoux sur les cailloux qui bordent la rive droite du ruisseau, elle commence l'invisible lecture des dizaines. Puis s'abandonne... Le doux murmure de la récitation en un bienheureux sourire s'achève. Un silence des plus profonds. Puis l'apparition s'évapore, devant des yeux et des lèvres toujours ébahis. Alors, au même rythme que renaît lentement le fracas du gavage, que se réveillent les froids degrés, le temps, peu à peu, revient à lui.

Bien évidemment, cet intermède n'est pas passé inaperçu. Il a même suscité un dédain certain de la part de Baloume voyant Bernadette prier, son chapelet à la main.

« Quelle idée de venir prier ici ! C'est bien assez de prier à l'église ! Elle ferait mieux de nous aider... »

Et voilà l'aînée qui traverse maintenant le canal tant redouté sans la moindre difficulté.

« Aouet bis a ré ? »

Ce qui signifie, en occitan pyrénéen : « N'avez-vous rien vu ? »

Les deux autres se regardent, interdites. Un silence.

« Et toi, qu'as-tu vu ? »

Bernadette, surprise, cherche à changer le cours de la conversation :

« Quand je pense que vous disiez que l'eau était froide... Moi, je la trouve toute chaude, comme de l'eau de vaisselle ! »

L'air profond de sa sœur, son côté à la fois très absorbée et en même temps lointaine, comme ailleurs, rendent Antoinette suspicieuse. D'autant que cela ne fait que s'ajouter au comportement étrange observé quelques minutes auparavant. Et voilà que Bernadette s'active maintenant à glaner du bois pour rattraper le temps perdu. Quelques instants s'écoulent puis elle demande de nouveau, comme si décidément la première réponse ne lui convenait pas, ou plus exactement lui paraissait incroyable :

« Aouet bis a ré ? »

– Non. E tu, qu'as bis ? (Non, et toi, qu'as-tu vu ?)

– Labets, arré ! (Alors, rien !)

Un moment s'écoule, interrompu par Jeanne :

« Elle n'a rien vu ! Et en plus, elle n'a rien ramassé... Maï (la mère) la grondera... »

Et sur ce, transie de froid, elle file sans attendre vers la ville, plantant là les deux sœurs.

La suite ne va pas contribuer à amoindrir l'étonnement de la cadette. Bernadette attache rapidement le fagot qu'elle vient de constituer, s'en empare puis s'engouffre sur le sentier que la jeune Abadie vient d'emprunter. Au moins un point sur lequel elles sont toutes d'accord : ne pas

remettre les pieds dans l'eau glacée du canal. En peu de temps, l'aînée est parvenue au sommet, au bout de ce chemin qui, par la montagne des Espélugues, mène au Pont Vieux. Elle redescend pour aider sa sœur qui n'en peut plus. Les fagots sont lourds et le sentier fait parfois de boue ou de rochers glissants n'est pas un lieu de passage franchement idéal pour ces jeunes filles chaussées de sabots. D'autant qu'en maints endroits, il longe dangereusement le vide.

« Je n'en peux plus ! » s'écrie Antoinette à bout de souffle, exténuée.

Elle reste bouche bée à voir ainsi sa sœur redescendre, s'emparer de son propre fardeau puis repartir de nouveau.

Bernadette l'asthmatique, Bernadette la chétive, toujours un peu plus couvée que les autres en raison de ses problèmes de santé, la seule de la famille à avoir le privilège de manger du pain blanc pour pouvoir mieux lutter contre son éternelle fragilité, Bernadette qu'il faut aider sans cesse, cette Bernadette-là s'est lancée dans une course effrénée, et elle porte le bois des autres, par-dessus le marché !

« Qu'est-ce qui t'arrive ? lui lance la cadette. D'habitude, c'est moi la plus forte ! »

Elle pense un moment que Bernadette se fait un peu présomptueuse, que ses forces vont l'abandonner. Mais non... Celle-ci est toujours aussi prompte.

« Qu'as-tu à courir ainsi ? s'étonne encore Antoinette. Si tu continues, tu vas bientôt être essoufflée ! »

Et pour une asthmatique, on sait ce qu'essoufflée veut dire...

Bernadette marche un peu moins vite. Elle a l'air profondément soucieuse, curieusement absente, elle qui a d'habitude les pieds bien sur terre... Ce qui l'entoure semble sans importance, comme transparent. De toute évidence, ses pensées la portent ailleurs, loin, très loin de l'ici et du maintenant.

« Mais qu'y a-t-il donc ? » lui redemande sa sœur décidément intriguée.

L'aînée, un long moment, semble avoir les yeux plantés dans le vide. Toinette insiste, prend son bras, insiste encore :

« Dis-moi la vérité, j'te jure de ne rien répéter. Tu sais bien que je peux garder un secret... »

Bernadette prend une inspiration, détourne un instant le regard. Puis, d'une voix à la fois calme et pleine d'émotion, elle déclare :

« J'ai vu une lumière dans la grotte, puis une fille tout habillée de blanc, avec une ceinture bleue et deux roses d'or posées sur chacun de ses pieds... »

– Tu dis ça pour me faire peur ! Mais je m'en moque, maintenant que je suis ici ! Alors, tes histoires de dame en blanc... »

S'emparant d'une baguette de bois qu'elle extirpe de son fagot, Antoinette assène des coups sur les mains de sa sœur. Mais cette dernière, à l'accoutumée si prompte à réagir et à faire valoir son statut d'aînée, reste sans réaction, toujours absorbée par les images qu'elle tente de décrire.

« J'ai voulu me signer, poursuit-elle. Je n'y arrivais pas. Et c'est seulement quand "aquèrò" (cela) l'a fait que j'ai pu le faire à mon tour... »

Elle arrête là le récit, puis reprend son chemin. Quelque peu essoufflée, elle s'assied un peu plus loin, puis s'allonge dans l'herbe, semblant éprouver tout à coup un profond sentiment de lassitude, de fatigue.

« Oh ! lâche-t-elle alors dans un souffle, je voudrais tellement retourner à Massabielle... »

Les petites arrivent maintenant au « cachot ». C'est ainsi que l'on dénomme la maison – ou plutôt la pièce de moins de cinq mètres sur quatre – où résident les Soubirous. L'explication en est aisée : il s'agit tout simplement de l'ancienne prison, seul endroit où le meunier déchu, au seuil de l'indigence, a pu trouver à loger sa petite famille. Le propriétaire, Sajous, n'est autre que son propre cousin.

Exténuées, les deux sœurs déposent les lourds fagots de bois contre la porte du logis. Le premier réflexe de Toinette est de prendre une tranche de pain, car l'expédition l'a affamée. De pain, ou plus exactement de milloc, ce mélange de maïs et de lait qui le remplace avantageusement chez les plus pauvres. Seule Bernadette, en raison de sa santé précaire, a droit au pain de froment qui doit lui donner plus de force pour lutter contre ses graves problèmes de santé. Un privilège qui n'est pas sans rendre jalouse la cadette. Du pain blanc, des bas. Et maintenant une « fille blanche », invisible pour les autres ! Est-ce parce qu'elle sent ces ondes négatives que l'aînée va se restaurer dans le couloir, à l'abri des regards courroucés ? Ou justement parce qu'après son imprévisible rencontre, elle aspire à la solitude, ou tout au moins à un certain recueillement ?

Du couloir, elle entend les petits cris de protestation de sa sœur qui subit maintenant les assauts du peigne familial. Louise est toujours prompte, en de telles occasions, à débarrasser ses enfants des nombreuses brindilles qui se sont invitées dans leur chevelure. Cela lui permet en même temps de faire la chasse aux poux qui se sont eux invités dans le cachot. Est-ce la colère de subir ce traitement dont Bernadette est dispensée – protégée qu'elle est là encore par son capulet –, ou la jalousie ? Est-ce la promesse de se taire qui lui brûle maintenant la langue, ou qui lui donne des fourmis dans le cou ? Sans doute la conséquence de tout cela : Antoinette se racle la gorge. Il est vrai qu'à son âge, il est bien difficile de garder une telle confiance. De surcroît aussi insolite. Elle toussote à nouveau, pendant que Maï s'active. Puis toussote encore.